

Gérard Manset

VISAGE
D'UN DIEU INCA

Récit



L'ARPENTEUR

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LES PETITES BOTTES VERTES, 2007.

À LA POURSUITE DU FACTEUR CHEVAL, 2008.

Chez d'autres éditeurs

CHAMBRES D'ASIE, Aubier, 1987.

WISUT KASAT, Belles Lettres, 1994.

AQUI TE ESPERO, Belles Lettres, 1994.

72 HEURES À ANGKOR, Belles Lettres, 2000.

L'Arpenteur

Collection créée
par Gérard Bourgadier

dirigée par
Ludovic Escande

Gérard Manset

VISAGE
D'UN DIEU INCA

récit

GALLIMARD | L'ARPENTEUR

(...) Il demeurait sous l'obsession de son image, comme il arrive quelquefois quand on a passé des heures charmantes auprès d'un être. On dirait qu'on subit une possession étrange, intime, confuse, troublante et exquise parce qu'elle est mystérieuse.

Guy de Maupassant, *Bel-Ami*

J'ai rêvé de lui. Il avait rajeuni, jauni, il était mince et fin, visage lame de couteau, yeux en amande. Il était venu s'asseoir silencieusement à la même table. Nous nous trouvions dehors, de nuit. Les rêves, on est partout chez soi, et à cette table ronde Alain m'avait glissé un petit carton, son nouveau numéro... Il avait changé de nom, j'ai lu des c, deux h. C'était un nom très exotique, à consonance allemande. Il ne donnait l'adresse qu'à quelques-uns, mais il était tranquille. Ensuite ce fut la nuit, tout mélangé, et d'autres visions de ces espaces d'un peu partout visités constamment par le sommeil.

Évidemment, je n'ai plus de mémoire

Évidemment, je n'ai plus de mémoire. Je me dis parfois que j'en suis à ce moment de la vie où l'on « ramène les bêtes ». Prenant le chemin au-dessus de la gorge de la vallée, je songeais à Alain, cet atypique au masque très élégant, très animal, comme une espèce étrange cherchée au fil du temps. Palpite en moi le collectionneur qui n'a rien fait que jouer et vérifier sans cesse, tester certaines saveurs, chercher si quelque sucrerie, parfois riche, parfois pauvre, monterait ou caraméliserait. Alain en était une, épicée très doucement.

B comme balèze, A comme Alain, et puis la suite : le chapelet des lettres formant son nom... S comme social, H comme humain... U comme unique, N comme n'importe quoi et G, peut-être pour Gérard? Ce qui fut fait. Il avait face à lui quelqu'un de fasciné, d'adepte, d'admiratif de sa succulence absconse, de son « abscuonsité ».

Penché au-dessus de la table, je le regardais tenter de faire s'animer le bord cadavérique d'une

huître avec un peu de citron. Danseur des immobilités, il ne se trompait pas. Prescience de vieux routard de la rouerie des apparences. Donc j'étais là, curieux et intrigué de ses pantomimes, goûteux de ses similisourires dont l'âme ne se dessillait que rarement, grignotée, avortée...

Gourou du « trois pas en arrière », il n'y avait pas plus sage et plus placide dans son humilité, sa componction. Durant ces entretiens, je n'ai pas noté ni vu grand-chose, m'écarquillant les yeux, scrutant l'idole sans y déceler rien d'autre que la plastique exquise d'une admirable guirlande de mots ténus et doux, choisis, qu'il évacuait lentement de ses lèvres très subtilement arquées, modelées, bleutées.

Je l'observais, surpris par la manière très laborieuse avec laquelle les phrases sortaient, le quittaient, une à une déposées. Des mots terriblement sensés et justes, les mots de qui est né de rien, provient de rien. Il m'avait fait comprendre la politique sociale et l'humanisme. Il revenait en arrière, soufflait. Il respirait en cachalot, ouvrait les yeux sur la surface problématique du monde, prenait tous les détours. En fait, il inventait. Il ne se rendait pas compte, tant l'effort était grand, mais c'était cela, et l'expression sortait de son être avec toutes les difficultés qu'on prête aux accouchements. C'en était un, laborieux, étudié, les arguments concrets, les exemples amusés qui lui donnaient

le faciès plus rubicond et parfois emprunté, l'éclat du regard trompeur, voire enfantin.

Surpris dans un larcin, on aurait dit le visage d'un dieu inca, celui des bas-reliefs, des stèles, et là qui s'animait, comme piqué d'un couteau, immobile et mouvant tel l'eût été l'invertébré à double coquille et à corps mou qu'il adorait : la *fine de claire*.

Qu'étions-nous l'un pour l'autre, jumeaux monozygotes de l'œuf unique d'une poésie inexprimable? Je ne décelais rien que l'admirable magie faite de douceur et de gentillesse. À le pénétrer sans y concevoir la moindre surface plane, le moindre point d'appui, l'assimiler sans y interpréter rien d'autre que du néant, du vide. Mais un vide chatoyant, attirant. Seulement armé de sa propension à dire ce que d'autres précisent difficilement, il évoquait la foule : les gens — non pas le « public ». Plus élégant, moins égoïste. Il ne savait pas bien où se situaient le propos, son intention ou sa psyché. Ne réfléchissant jamais, il avançait de façon conventionnelle, en amputant, en jetant.

Il rappelait quelqu'un d'autre, Nicolas, d'Indochine. Quelques années plus tôt, chez lui, au fond d'une petite impasse de Belleville, alors que nous nous étions retrouvés pour évaluer ce qui finirait sous forme embryonnaire par quelques phrases dépareillées donnant *La Nuit des fées*, j'avais été saisi : l'ingénuité charmante pour les choses les

plus simples et l'effroyable complexité d'un univers lui étant propre, qu'il cernait mal mais *distingueait*. Imprécision des choses précises et donc difficulté, effort, tout cela irrationnel et flou, d'où naissent plus certainement les inventions et les innovations que lorsqu'il s'agit de choses maîtrisées ou sues. Avant Paradize, Sirkis était déjà ainsi : sourcilleux, pointilleux. Il amadouait, souriait, savait exactement ce qui lui serait nécessaire, voyait où il allait, muni d'un sixième sens.

Deux intuitifs. Sirkis voulait séduire, Alain faisait peine à voir, tortueux, maladroit, qui aurait espéré plutôt un consensus dans la mise en relief de ce que serait la musique, la sienne, celle de ces mille détails qu'il ne maîtrisait pas, découvrirait, goûterait, aurait à affiner par les brouillards de sa cervelle configurée en sorte de jeu de patience, d'énigme, comme un coup de mikado.

Il était le rejet, quand Nicolas aurait été l'homme des rodomontades, mais l'un comme l'autre ayant la certitude d'achever le travail exactement au point précis qu'ils considéreraient juste, être le bon, utilisant comme artifice cet instrument premier qui s'appelle *la poubelle*. À force de retailler, ces deux-là progressaient, en amputant, en jetant, voyant ce qui leur convenait, d'emblée écartant le reste.

Nous ne parlions pas de musique

Nous ne parlions pas de musique. De quoi, alors? Pas de drogue, pas de sexe, plutôt comme deux lanternes en voie d'être soufflées, mises en veilleuse. Je restais silencieux, j'approuvais. Il était mon cadet mais j'adoptais devant lui une attitude d'écoute, d'attente respectueuse. Il avait un « message ». Cela ne me dérangeait pas. Il était mon semblable, à la fois différent, déférent, et moi de la même manière très attentif à ne pas froisser quelque repli de son être. Après son effective disparition, je me suis mis à chercher les éléments d'une vie que je n'avais pas connue, n'ayant compris ni partagé, suivi ni apprécié les dérives du début — joints, cuites —, ni ce somnambulisme qui succédait aux nuits trop rock'n'roll. Mais finalement nous nous étions retrouvés sur le dernier parcours, et c'était bien ainsi... rationnel, constructif. À son contact, et dû à la sobriété de ses conceptions et expressions, il m'arrivait de comprendre, par un exemple, un simple mot, ce que *les petites gens*

avaient de problèmes et quelquefois de rancœur, mais également d'espoir. Il jouait avec la mie, regardait un saladier, beurrant du pain, demandait un peu de vinaigre aux échalotes ou du citron pour son plateau de fruits de mer... De mon côté, il me voyait verser dans mon coca light une quantité égale d'eau plate, et cela le faisait sourire.

Je ne voulais pas le brusquer. C'est à ce moment que je lui ai laissé deux textes, sans même savoir s'il était preneur, y donnerait suite. En l'observant, j'avais eu le sentiment qu'il illustrait précisément le propos du dalaï-lama : « Plus on s'approche des phénomènes et plus ils disparaissent. »

De là, je me suis intéressé au phénomène à chéchia noire, remarquant qu'il paraissait se dissoudre ou s'éthérer, s'évaporer... qu'à l'instar du précepte de l'« Océan de sagesse », Alain *disparaissait*, flottait... de façon presque visuelle et bien avant sa vraie transformation à lui, celle de ses agrégats à lui.

C'est qu'à travers un prisme chaque fois semblable et chaque fois différent le mystère opérait. Alain troublait, avait été troublant dès l'origine, dès les premiers albums. Moi qui ne me souciais pas de cette frénésie de guitares, me méfiant des exercices où quelques musiciens buveurs de Valstar et consommateurs de pizzas « testaient », « tâtaient », « cherchaient » au beau milieu de la nuit et repartaient aux aurores, je préférais les séances où tout était conçu bien en amont, celles de la vieille école

des arrangements écrits au préalable et des sessions de quatre titres réalisés en moins de trois heures avec des musiciens taxés de « professionnels ». Ce qui voulait dire des êtres qui lisaient tout, sur le dos, sur la tête, à l'endroit, à l'envers, capables de s'enfiler dans un chorus digne de Zappa autant que de Narciso Yepes : une cargaison de guitares, deux nylon, trois Fender, quelques Gibson à caisse... tous les amplis du monde, toutes les pédales... Ne pas leur demander ce qui n'était pas écrit, sans cela on avait droit à quelque ritournelle languée déjà cinq ou six fois à un Bobby Lapointe ou à une Dalida. En revanche, c'était la certitude de boucler l'affaire dans une unité de temps hallucinante. Par exemple, ce flûtiste, dans la coda de La Mort d'Orion, fin de *Salomon l'ermite*... et avec lui toute l'armada de cymbales du dénommé Ceccarelli... caisses magnifiques et timbres réglés au quart de poil, mille bras, mille mains, Shiva percussionniste, un caviar musical...

Alain devait être ailleurs, mais où? Ou louvoyer : on sait ce que l'on ne veut pas mais on ne sait pas ce qu'on veut. Qui frayait avec lui, qui se farcissait les nuits de beuverie et les escales? qui partageait les camping-cars sous les auspices du *beat* binaire? affublé de quoi, sous quelle sorte de postiche, quelle tenue lézardée... avec quel masque aztèque plaqué sur le visage? Un rêve comme il m'en venait souvent, un de ceux comme il m'en revient encore dans la poudreuse clarté de ce qui

reste accroché depuis ses ultimes apparitions crépusculaires.

Ceci jusqu'à *Lego*... EMI s'était interrogé, parce que je devais l'avoir aussi sur mon album, ce texte que j'acceptais de céder, de confier à Alain.

Cela ne posait pas de problème, deux interprétations, deux formules concurrentes, concourantes... lui dans la concision et la macération, moi dans ma conception des « quatre titres par séance ». EMI n'en savait rien, de même qu'en général personne n'avait rien su de ce que j'avais en tête jusqu'au dernier moment, celui du mastering et de la fabrication. Ayant projeté d'intituler l'album « Comme un Lego » et le juridique voulant se prémunir de toute procédure envisageable de la part du fabricant de la marque, de Lego, justement, il fut question de changer. Dans les délais, j'ai proposé Manitoba, de « Manitoba ne répond plus »... donc *one more time* demande d'une autorisation auprès de la société propriétaire, soit l'équipe Moulinsart, les petits de l'album de Jo, Zette et Jocko.

On a eu la réponse. Ils en étaient flattés, se sont amusés de cette fantaisie pour une jaquette représentant un bout de puzzle, le découpage de pièces à emboîter n'ayant aucun visage, pas de nom, seulement cette apparence d'éléments emboutis semblables et profilés différemment.

Comment serait sa pochette à lui, celle d'Alain, comment serait son *artwork*? Irait-il restituer cette

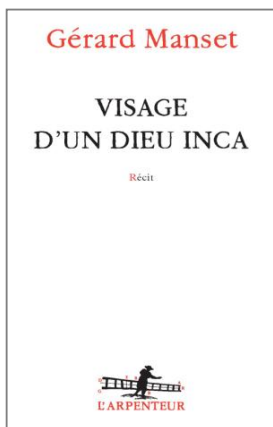
atmosphère du texte, *Lego* à la Magritte? Sa major en ferait fi? Choisirait-on pour lui un titre plus évident, moins susceptible d'être cantonné à des horaires radio impraticables?

Je suis à Angoulême, traverse devant la gare. J'entends le portable, l'extirpe comme un scarabée noir et ovoïde. Cette voix rapide, toujours pressée, concise : ma fille. Et que dit-elle, tandis que le véhicule de la photogravure vient me prendre tandis que je quitte un déjeuner étrangement morne face à des lieux où je suis souvent passé, rêvant à la Charente... Elle me dit que Raphael propose très gentiment Nagui pour un *Taratata* où nous y chanterions ensemble *Comme un Lego*.

Elle sait que c'est très pénible de devoir répondre négativement, de décliner. Elle était désolée. C'est charmant, ai-je songé, et puis je me suis assis à l'avant de la Clio. Sac de voyage et soixantaine d'ektas.

Tout en roulant, alors qu'on me pilotait vers les étalonnages, je me suis souvenu qu'Alain aussi m'avait proposé cela, de faire *Lego* avec lui, pour Pleyel, pour la réouverture de Pleyel.

Il avait attendu.



Visage d'un dieu inca Gérard Manset

Cette édition électronique du livre
Visage d'un dieu inca de Gérard Manset
a été réalisée le 02 mai 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070134014).

Code Sodis : N49302 - ISBN : 9782072444630.

Numéro d'édition : 183425.